



Arnaud FRIEDMANN – Arnaud Friedmann est né le 17 juillet 1973 à Besançon, où il a effectué des études de lettres et d'histoire. Après une expérience de conseiller à l'emploi à Auxerre, il est directeur d'une Agence locale pour l'emploi puis d'une Maison de l'emploi à Saint-Dié-des-Vosges de 2002 à 2015, attaché parlementaire en 2017 et 2018. Depuis 2019, il est chargé de relations partenariales au Pôle emploi Bourgogne - Franche-Comté.

Il a repris en septembre 2018 la librairie Les Sandales d'Empédocle avec Jean-François Tréhan.

Ses romans mettent en scène des personnages contemporains confrontés à des questionnements sur la filiation et la fidélité aux promesses de l'enfance.

Publications : *Du côté d'Auxonne* (Les Éd. du Sékoya, 2019) ; *La vie secrète du fonctionnaire* (Nouvelles, Jean-Claude Lattès, 2016 ; Prix Louis-Pergaud) ; *Le Tennis est un sport romantique* (Jean-Claude Lattès, 2013) ; *Grâce à Gabriel* (Besançon, éd. de la Boucle, 2012 ; Prix du livre franc-comtois et de la Ville de Lunéville en 2012) ; *Jeanne en juillet* (éd. de la Boucle, 2010 ; Prix de la Ville de Lunéville en 2011) ; *Le Fils de l'idole* (éd. de La Martinière, 2005) ; *La Mélodie préférée* (Dole, Gunten, 2004) ; *Le Chemin au bord de la mer* (Gunten, 2003).

En mai 2019, il publie pour la jeunesse un roman inspiré de son mémoire de maîtrise d'histoire sur l'immigration cambodgienne dans le Doubs : *Le trésor de Sunthy* (éd. Lucca).

Son dernier roman, *La Femme d'après*, vient de paraître aux éditions La Manufacture de livres.

La nouvelle « Aux marges du palais » est sa cinquième nouvelle publiée dans les *Lettres comtoises*, après « La piste d'envol » (n° 5, 2010), « La quintana » (n° 7, 2012), « L'effacement » (n° 10, 2015) et « Les crimes du 23 » (n° 14, 2019).

Site : www.arnaud-friedmann.fr

[Bio-bibliographie parue dans *Lettres comtoises* n° 16, décembre 2021]

Arnaud FRIEDMANN, *Jeanne en juillet*, Besançon, Les éd. de la Boucle, 2010 [n° 5].



Marie attend un enfant, une fille qu'elle prénomme déjà Jeanne. Grossesse curieuse qui n'en finit pas.

C'est le parcours psychologique de cette femme enceinte qu'un auteur homme, Arnaud Friedmann, décortique au jour le jour, dans un style quelque peu saccadé où les « elle » se multiplient. Mais le roman ne tourne-t-il pas entièrement autour d'elle, Marie, ou d'elles, Marie et Jeanne bien sûr ? Marie, on la connaît, on partage ses envies, ses peurs, ses réflexions, ses doutes..., toujours outrés mais crédibles. Jeanne reste une énigme et se fait attendre. Marie n'existe que dans la perspective de cette naissance. On la suit à travers ses rencontres de personnages

bizarres, ses états d'âme, ses face à face avec elle-même.

Or, plus le roman se déroule, plus la question se pose : Marie invente-t-elle complètement son histoire ou entrecoupe-t-elle des bribes de réalité avec un rêve ? L'auteur entre-t-il dans le monde virtuel d'une détraquée ou nous fait-il partager une thérapie dans laquelle son héroïne se complait pour oublier le rejet paternel ? Marie existe-t-elle à travers cette fausse grossesse, leurre vital sans cesse renouvelé pour s'insérer dans la vie réelle et se faire accepter par les personnages, souvent des hommes, qui gravitent autour d'elle ? C'est au lecteur de répondre.

Thème attrayant, style intéressant... Il est cependant difficile d'entrer dans cette histoire dont le personnage central reste un parfait mystère et avec lequel on a bien du mal à s'identifier.

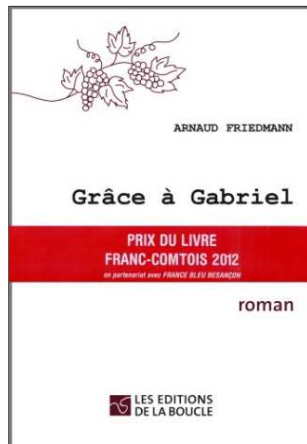
Quelques mots sur l'auteur : né à Besançon en 1973, Arnaud Friedmann dirige actuellement une structure liée à l'emploi en Lorraine. Avant *Jeanne en juillet*, il a publié : *Chemin au bord de la mer* et *La Mélodie préférée* aux éditions Gunten, *Le Fils de l'Idole* aux éditions de la

Martinière, qui mettent tous en scène des personnages contemporains confrontés à des situations familiales difficiles.

Pour l'éditeur de *Jeanne en juillet*, ce dernier livre est un « roman absolument singulier. Une exploration psychologique aussi déroutante qu'envoûtante ». C'est assez vrai. Avec un bémol cependant en ce qui concerne le qualificatif « envoûtant ».

Annette Vial

Arnaud FRIEDMANN, *Grâce à Gabriel*, Besançon, Les éd. de la Boucle, 2012, 202 p., 13 € [n° 8].



Arnaud Friedmann, né en juillet 1973 à Besançon, est l'auteur de plusieurs romans dont l'avant-dernier *Jeanne en juillet* a été évoqué dans les *Lettres Comtoises* n° 5. *Grâce à Gabriel*, paru en 2011 aux éditions de la Boucle, a reçu le prix du livre franc-comtois 2012 lors des Mots Doubs.

Michèle s'ennuie dans son village alsacien : pas de sentiments ni d'émotions spontanés pour sa famille (son mari en demi-teinte, son fils aîné qu'elle trouve laid, sa fille adolescente), le poids de l'habitude, une perception floue de ce qui l'entoure, le manque de force pour agir en dehors de la routine. Le récit linéaire, les phrases courtes, les nombreuses répétitions tournent comme autant de mouches dans un espace clos et lèvent petit à petit le voile sur sa folie, démence héréditaire venue de sa grand-mère, qu'elle repousse mais qui fait peser sur elle une lourde fatalité, comme une

malédiction : rien ne changera, c'est sans espoir.

Quand l'éventualité d'un drame entre dans sa maison et secoue sa torpeur, elle l'accueille comme un événement extérieur, vecteur de nouveauté et qui pourtant déclenchera chez elle une intense souffrance.

Pas d'espoir non plus pour les protagonistes du drame : rien ne changera leur inhumanité, « c'est écrit et il n'y a pas à lutter ».

La demande d'adoption d'un bébé, que le couple avait entamée avant le drame, aboutit par la seule volonté de Michèle. Et Michèle sourit : « elle se sent dépassée par la vie qui bouillonne en elle ». Grâce à Gabriel ? Gabriel, l'ange, si beau, si parfait qu'elle se consacre entièrement à lui, oubliant sa torpeur.

Le lecteur assiste mi-atterré, mi-incrédule, au déploiement de la folie qui grouille, enfle. Il hésite devant l'accumulation d'actes non maîtrisés et non maîtrisables car décrits comme inéluctables. Avec son style particulier, saccadé, avec la répétition de passages déjà lus dans la première partie du récit, l'auteur l'amène dans une sorte de monde flou : fiction ou réalité désespérante ?

Claire Francart

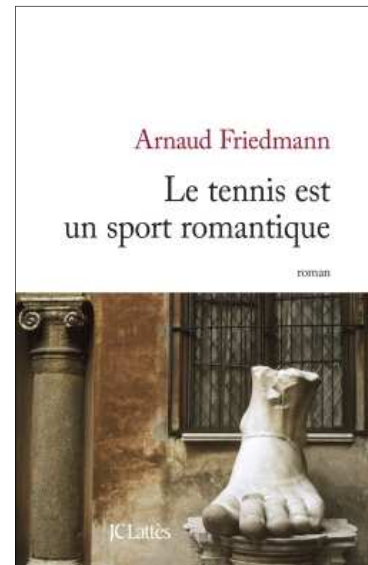
Arnaud FRIEDMANN, *Le Tennis est un sport romantique*, Paris, JC Lattès, août 2013, 283 p., 17 € [n° 9].

Voici un livre qui plaira aux amateurs de tennis, surtout s'ils ont vécu les années quatre-vingts, où s'ils ont pour elles et pour les champions qui se sont affrontés à cette époque, un intérêt particulier. Le livre restitue le climat de ces grandes compétitions, et a su faire les portraits de tous ceux qui ont compté dans le monde du tennis. Les sportifs y retrouveront leurs idoles, avec leurs qualités, la précision de leurs gestes, leurs tics et leurs manies, leurs caractères, froids ou bouillants, qui s'affrontent tout autant que leurs techniques. Et ceux qui n'aiment guère le sport y trouveront l'image d'une forme d'addiction que notre époque connaît bien, avec l'adulation des champions par les foules, les rêves et les désirs qu'ils suscitent.

Le livre commence le 10 juin 1984, jour de finale à Roland-Garros. Hélène, 24 ans, regarde le match avec son fils Julien, cinq ans. Celui-ci préfère Ivan Lendl et qualifie John McEnroe de « méchant ». Excédée, Hélène, fan de McEnroe, finit par lui jeter qu’il est son fils. Et le narrateur nous raconte comment la jeune femme a rencontré le champion quand elle avait dix-huit ans, alors qu’elle était jeune fille au pair aux USA, comment elle a passé une nuit avec lui, rusant pour pénétrer dans son hôtel et trouver sa chambre. Il nous raconte aussi comment Julien commence alors l’apprentissage du tennis, rêvant d’égaliser son père. Ainsi alternent les chapitres, dont les titres égrènent cruellement les défaites de McEnroe – comme s’ils étaient le symbole de la défaite des personnages du roman – qui mettent en scène alternativement la mère et son fils. Et, en ce qui concerne Hélène, les scènes de souvenirs – et elles sont bien présentées comme telles – alternent avec le désenchantement du présent.

Mais le narrateur nous trompe, comme le personnage principal trompe son fils, et ce jeu du mensonge à deux voix constitue l’essentiel de la trame du roman. Ainsi le livre montre la force de l’imagination et comment elle prend le pouvoir, transformant les destinées : Hélène passe sa vie en dépression et se laisse aller ; son fils, au contraire, qui n’a aucun génie pour le tennis – et l’entraîneur le déclare sans ambages dès le premier contact – finit par devenir, à force d’entraînement, un joueur acharné et convenable.

À la fin, quand le narrateur laisse paraître la vérité et que tout le monde, personnages et lecteurs, retournent dans le réel, on se demande ce qui vaut le mieux : l’imagination n’avait certes pas suffi à combler Hélène, elle lui avait même gâché l’existence, mais la vie qui a radicalement changé, débarrassée de l’imaginaire, est tout de même bien prosaïque.



André-Noël Boichat